

Camouflé en cargo stellaire indépendant, le *Prince Exilé* pénétra dans le Système de Costamara et se dirigea vers sa seule planète habitable, le Monde de Conrad. Comme n'importe quel cargo, il avait ses soutes chargées de marchandises, avec des contrats de fourniture en bonne et due forme, mais il était aussi doté d'un armement et de systèmes de défense qu'aucun vaisseau marchand n'avait le droit de posséder. Quant à ses passagers, ils n'étaient pas du genre à voyager dans ce type d'appareil en temps normal.

Alors qu'il se trouvait encore à deux jours de Conrad, le *Prince Exilé* transmit son manifeste — légal et précis, bien qu'incomplet —, ainsi que les identifications et certifications encryptées provenant du Collectif des Marchands Indépendants. La station d'amarrage en orbite lui transmit en retour une autorisation préalable.

À une journée de distance, le capitaine Jan Olveg eut deux longues conversations avec le maître de station. À l'issue de la seconde conversation, le maître de station transmit les codes définitifs l'autorisant à s'amarrer et à décharger la cargaison du *Prince Exilé*.

À quatre heures de distance, trois vaisseaux de combat surgirent de l'ombre d'Ambrose, la plus grosse lune de Conrad, et attaquèrent le *Prince Exilé*.

Bien qu'encore en apesanteur, Sidonie et Cal étaient sanglés sur leurs couchettes d'accélération, la main de la femme posée sur le bras de l'enfant. Il n'avait que cinq ans, et il ne comprenait pas ce qui se passait. Il ne comprenait pas pourquoi ils étaient ainsi attachés, mais il se sentait en sécurité avec Sidonie. Aussi loin qu'il s'en souvienne, elle s'était toujours occupée de lui ; il lui arrivait parfois de l'appeler « Maman », et même si elle le corrigeait alors gentiment, elle souriait toujours et ne

semblait pas fâchée. À présent, elle lui serrait doucement le bras et lui souriait, mais ce n'était pas son sourire normal, et il se demandait ce qui n'allait pas.

Une explosion secoua les couchettes, et Cal regarda Sidonie en ouvrant de grands yeux, mais il ne dit rien.

« Tout va bien, Cal, lui chuchota-t-elle d'une voix réconfortante. Nous ne risquons rien. »

La porte de leur cabine coulissa et le père de Cal entra, apportant avec lui une odeur âcre de plastique brûlé et les sons lointains de grésillements électriques.

« Papa ! s'écria Cal. Qu'est-ce qui se passe ? »

Son père était grand et puissamment bâti, et ses épais cheveux noirs commençaient déjà à grisonner — un bel homme au visage ridé. Il portait des vêtements d'un bleu indigo vif, sans autre ornement que le blason familial rouge et or au niveau du cœur — un faucon encapuchonné tenant une planète dans chaque serre, sur fond d'étoiles.

« Quelqu'un nous attaque, dit-il.

– Qui ça ?

– Je n'en sais rien. » Il se tourna vers Sidonie. « Emmenez Cal à bord de l'*Épervier*. C'est trop dangereux, ici. »

Elle hocha la tête et entreprit aussitôt de défaire les sangles qui la retenaient sur la couchette.

« Je vais dire au capitaine Olveg de lancer des leurres, marmonna-t-il plus pour lui-même que pour la jeune femme. En fait, je vais lui dire de faire tout ce que je pourrai imaginer. »

Sidonie passa du côté de Cal, lui détacha ses sangles et l'aïda à se relever de la couchette.

« Il n'y a qu'une seule véritable ville sur le Monde de Conrad, dit le père de Cal. C'est Morningstar. L'*Épervier* a en mémoire des plans de vol, des manœuvres d'esquive, et des codes d'accès. S'il y a un problème quelconque au niveau de la programmation et que vous soyez obligée de passer en manuel, dirigez-vous vers Morningstar. Ne vous posez nulle part ailleurs sur Conrad. L'espace aérien au-dessus de la ville est contrôlé et fortement protégé. » Il écrivit quelques mots sur une tablette

de poche et la tendit à la jeune femme. « Transmettez oralement ces codes d'urgence si nécessaire. »

Cal essaya de s'avancer et se mit à culbuter en l'air en battant des bras, jusqu'à ce que Sidonie l'attrape et le stabilise ; il n'avait pas encore l'habitude de l'apesanteur.

« Tu ne viens pas avec nous, papa ? »

Son père secoua la tête. « Plus tard. Je dois rester à bord du vaisseau pour aider. » Il plongea son regard dans les grands yeux vert foncé de Cal, et le prit dans ses bras en le serrant très fort contre lui. « Je vous suivrai dès que possible. Toi, tu vas avec Sidonie, d'accord ? » Le garçonnet acquiesça d'un signe de tête, et son père se tourna de nouveau vers la jeune femme. « Une fois que vous serez à Morningstar, contactez Adanka Suttree. Retenez bien ce nom. C'est très important.

– Adanka Suttree.

– C'est mon frère. Il se sert de ce nom ici. Trouvez-le, et restez avec lui. Il vous protégera tous les deux. Si jamais je... » Il s'interrompt, relâcha Cal et se redressa. « Quand ce sera terminé, je viendrai vous rejoindre. Si je tarde à venir, Adanka saura quoi faire. Quoi qu'il vous dise, considérez ses paroles comme venant de moi. »

Sidonie hocha la tête et prit la main du garçonnet dans la sienne. Son père s'adressa de nouveau à lui : « Cal, il y a quelque chose dont tu dois te souvenir. C'est très important. » L'enfant hocha la tête en plissant le front. « Tu ne dois dire ton nom de famille à personne. Ne mentionne jamais le nom "Alexandros", pas avant que je t'aie revu. Si quelqu'un te demande ton nom de famille, réponds que tu ne sais pas. Ton nom est dangereux, maintenant. Tu comprends, Cal ?

– Oui, papa. » Il réfléchit un instant, et ajouta : « Je m'appelle Cal. Juste Cal.

– C'est bien. Et maintenant, va-t'en, vite.

– Au revoir, papa.

– Au revoir, Cal. Je te reverrai bientôt, je te le promets. » Puis, d'une voix hésitante, il dit à Sidonie : « Prenez soin de lui.

– Vous pouvez compter sur moi. »

Tenant la main de l'enfant bien serrée dans la sienne, elle l'emmena dans la coursive et Cal jeta un coup d'œil derrière lui, vers le visage dur et tendu de son père. Il craignait de ne jamais le revoir.

L'*Épervier* était ballotté par les bourrasques et les turbulences ; l'aérojet plongeait, se redressait et tanguait. Ils ne distinguaient guère plus qu'une grisaille sombre. D'épais nuages d'orage les entouraient. Sidonie se tourna vers Cal : « Ne crains rien », dit-elle.

Il secoua la tête et la regarda avec une confiance totale : « Je n'ai pas peur. »

Mais Sidonie semblait avoir peur, elle. Elle se tourna vers les commandes qui ne répondaient pratiquement plus, puis elle tira sur le manche à balai et activa des panneaux lumineux du bout des doigts. Les nuages continuaient de se précipiter autour d'eux. Elle dit doucement, d'une voix tendue : « Nous descendons trop vite. »

Une trouée apparut dans les nuages sur leur droite. Cal se tordit le cou pour apercevoir de hautes tours dans le lointain derrière eux : une grande cité, des reflets de verre et de métal dans le soleil levant. Loin, très loin, et s'éloignant davantage à chaque seconde. Cal se dit que c'était cette grande ville qu'ils cherchaient à atteindre, avec tous ses bâtiments étincelants. Il se dit que son père serait bientôt là. Mais pas sa mère, qui était restée à la maison et qu'il n'avait pas vue depuis très longtemps. Il ne savait pas non plus quand il la reverrait. Les nuages les enveloppèrent de nouveau, et ils continuèrent de s'éloigner rapidement de la ville.

Soudain, ils se retrouvèrent sous le plafond des nuages, et ils purent enfin apercevoir le paysage. Des montagnes s'étendaient jusqu'à l'horizon dans toutes les directions, traversées de plaines et de vallées, avec de grandes forêts bleu vert. Une rivière serpentait à travers un canyon plongé dans l'ombre, puis s'élargissait et traçait ses méandres dans des prairies aux reflets dorés ; loin devant eux, sur la gauche, s'étendait un immense lac bleu

foncé, semblable à une nébuleuse géante. Tout ce panorama s'approchait beaucoup trop vite.

Sidonie se débattait avec les commandes, sifflant entre ses dents des mots que Cal ne comprenait pas très bien. L'aérojet passa au-dessus d'un pic de roche noire et continua de tomber. Il n'y avait aucun endroit où se poser. Ils survolèrent un autre pic, de beaucoup plus près cette fois-ci, puis ils aperçurent une grande mesa plate et nue, sillonnée de ravines et de crevasses, et tachetée de broussailles desséchées et chétives. Un versant était taillé en une pente rocheuse assez abrupte, tandis que les autres étaient des à-pics vertigineux. La jeune femme manipula les commandes et l'*Épervier* plongea vers le sol. « Je vais essayer de nous poser là », dit-elle au garçonnet.

Elle se tourna sur son siège et tira sur les sangles pour s'assurer une fois de plus que son passager était bien attaché. « Accroche-toi bien », dit-elle, avant de reporter son attention sur ses commandes. Le sable et les rochers striés de rouge et de jaune montèrent à leur rencontre, heureusement plats et réguliers. Quelques secondes à peine avant l'impact, le sol s'entrouvrit et devint un étroit ravin déchiqueté. L'*Épervier* se cabra violemment à deux reprises, puis plongea dans le ravin. Sidonie étouffa un juron et tira sur le manche. Cal sentit son estomac se soulever lorsqu'une turbulence précipita l'appareil au sol, les projetant tous deux en avant contre leurs sangles. L'*Épervier* poursuivit sa course folle vers le fond du ravin. Le garçonnet poussa un cri. Le métal crissait, des objets tombaient et se fracassaient, les sangles lui mordaient les chairs... Quelque chose vint lui couper le souffle et un voile argenté occulta sa vision... Le siège du pilote se détacha et passa à côté de lui. La jeune femme hurla, et ses doigts éraflèrent la joue de Cal tandis que par réflexe il tentait de la retenir. Tout s'arrêta brusquement, le voile argenté devint noir, et Cal perdit connaissance.

Ils vinrent par la pente déchiquetée, raclant de leurs bottes la roche et les buissons en avançant d'un pas lourd. Ils étaient sept — cinq hommes barbus et deux femmes — et le ciel au-dessus d'eux était d'un bleu pâle parsemé de nuages blancs. Le

soleil doré cognait sur leurs têtes, et cuisait la terre sous leurs pieds.

L'homme en tête du groupe aperçut l'épave, trébucha, puis s'arrêta en levant la main. Des morceaux de métal calciné et fumant jonchaient le ravin ; la plus grande section gisait coincée entre un gros rocher craquelé et un arbre déraciné. L'homme s'avança prudemment dans la pente instable, suivi par les autres.

Debout au milieu des débris de verracier et des fragments de plancher, Cal les regarda s'approcher, hébété et tremblant, le cœur au bord des lèvres, sans aucun souvenir de s'être extrait de son siège. Du sang coulait de deux entailles qu'il avait au front, et il clignait des yeux en regardant ces hommes et ces femmes ; il ouvrit la bouche, mais la referma sans prononcer un mot. Derrière lui, Sidonie n'était qu'à demi consciente. Couverte de sang mêlé à des fluides noirs et visqueux, elle gémissait en battant des paupières. On aurait dit les ailes d'un insecte mourant.

Les hommes sortirent Cal de l'épave avec précaution, en le dégageant d'un enchevêtrement de rubans bleus qui s'accrochaient à sa peau et à ses vêtements, puis ils le confièrent aux deux femmes. Ils coupèrent ensuite les rubans de tissu qui retenaient Sidonie et la tirèrent sans ménagement sur les débris métalliques dentelés, sans se soucier de ses cris tandis que son flanc et ses jambes se couvraient de nouvelles blessures. Ils l'allongèrent sur le sol à côté de l'épave déchiquetée et tordue.

Une discussion s'ensuivit pour savoir ce qu'il convenait de faire de cette épave. Cal les écouta attentivement, comme si leur décision pouvait avoir de l'importance. L'un des hommes proposa d'attacher des cordes à la section principale pour la tirer jusqu'au village. Les autres le regardèrent, crachèrent par terre et s'esclaffèrent. Un autre suggéra d'y mettre le feu. Leur chef finit par trancher : ils feraient la navette pendant les semaines à venir, en effectuant un crochet par là lors de leurs raids de récupération, et ils prendraient ce qui pouvait être utilisable, par petits lots à chaque fois.

Tandis que Cal les observait, encadré par les deux femmes qui le tenaient par les bras, les hommes se regroupèrent autour de Sidonie. Ils la tirèrent un peu plus bas le long de la pente du ravin, jusqu'à un endroit plus plat où poussait un peu d'herbe. Ils restèrent un instant en silence à regarder son corps immobile, puis ils lui retirèrent ses vêtements, qu'ils jetèrent négligemment par terre comme si elle n'allait plus jamais en avoir besoin.

Ils s'allongèrent ensuite sur Sidonie, l'un après l'autre, en s'agitant et en se trémoussant. L'une des femmes serra plus fort l'épaule de Cal, pour le retenir. Au début, les cris de Sidonie à moitié consciente s'intensifièrent, et elle battit faiblement des bras et des mains, en vain. Mais il ne fallut pas longtemps avant qu'elle ne cesse de s'agiter ; bientôt, un dernier gémissement étouffé franchit ses lèvres. Et les seuls bruits ne furent plus que les halètements et les toussotements des hommes.

Quand ils eurent terminé, et que le dernier eut rattaché sa ceinture, le chef, qui était passé le premier, donna un coup de pied dans la tête de la jeune femme. Ayant trouvé une grosse pierre plate non loin de là, il la souleva avec l'aide de deux autres hommes, et ils la portèrent jusqu'à Sidonie. Là, ils la tinrent au-dessus de sa tête, et Cal poussa un cri, un son affreux et inintelligible. Les hommes le regardèrent, puis ils relâchèrent simplement leur prise, laissant tomber la pierre sur le visage de Sidonie.

Les cinq hommes se retournèrent et, sans un regard derrière eux vers le corps étendu, ils rejoignirent Cal et les femmes. Son cri rauque avait cessé, mais il gardait la bouche ouverte. Il se sentait paralysé, incapable de bouger les pieds. Le chef lui donna une taloche et aboya quelque chose. Les hommes se hisserent hors du ravin et les femmes les suivirent, entraînant le garçonnet avec elles.